

Hâfez

Hervé Dumez

*J'ai écrit ces mots de sorte que personne d'autre ne les reconnaisse.
Toi, avec indulgence, lis-les de la manière que tu connais.
(Ghazal 467)*

Assis dans l'obscurité odorante et profonde d'un rosier, un homme regarde le cyprès svelte qui monte vers le ciel encore clair en se balançant gracieusement au vent du soir. Il y voit la silhouette élancée d'une femme aimée.

Pas un cyprès ne se dressa comme ta taille aux rives de la beauté.

Plus haut apparaît la lune, qu'il ne peut plus regarder sans y voir un visage chéri.

*Je l'implorai : « Toi qui as le visage de la lune,
Qu'importe si un être au cœur serré s'apaise d'une douceur venue de toi ? »*

Le long des allées qui s'ouvrent devant lui, les buis taillés lui parlent du soin qu'elle met chaque matin à boucler les mèches de ses cheveux.

Merveilleux oiseau de bonheur, sa chevelure...

S'il caresse d'une main distraite le marbre du bassin, il sent tout à coup la blancheur d'églantine de sa peau rehaussée d'un grain de beauté.

Sur la page du regard, il est impossible de dessiner le point de ton grain de beauté.

Dans la musique du jet d'eau, il entend le murmure de sa voix et quand une brise soulève soudainement l'éventail de l'onde pour le faire retomber en un éclat, son rire léger. Entre les roses, le souffle du soir passe imperceptible sur sa joue à la manière de l'effleurement délicat d'un petit pinceau de cils lors d'une étreinte.

Me ravissent ces cils impertinents, tueurs de paix.

Se saisissant distraitemment d'une des pistaches à la coque fendue qu'il a glissées dans sa poche, il y voit des lèvres entrouvertes lui promettant le fruit d'un baiser.

*Ouvre ta bouche, pistache souriante, verse de tendres paroles.
Je t'en supplie, donne-moi la douceur de ton sourire.*

1. Le vin de Chiraz était réputé. Il serait à l'origine du nom du cépage Syrah. Du temps d'Hâfez, son commerce était assuré par une importante communauté juive.

2. Son nom complet est Khavajeh Chams ad-Din Mohammad Hafez-e Chirazi. Hâfez signifie gardien. Ce surnom est donné à ceux qui sont capables de réciter le *Coran* par cœur.

Mais surtout, une coupe l'enivre d'elle. D'or, il boit sa chevelure, d'incarnat leurs bouches s'unissent. Le vin fut souvent bonheur et gaieté quand ils s'asseyaient à l'ombre dans un jardin, face à face, devisant enchantés l'un de l'autre¹.

*En souvenir du temps où, quand riait le vin grenat,
s'échangeaient tant d'histoires entre moi et tes lèvres rubis.*

Plus souvent, le breuvage sombre lui fait oublier la séparation, le bonheur auquel aspire tout son être et que lui refuse l'aimée, ou peut-être plutôt les lui fait-il vivre plus intensément, plus profondément, comme une union d'absence.

*Hâfez, à qui dirai-je le chagrin de mon cœur ? Car en ces temps,
Seule la coupe peut recevoir mes confidences secrètes.*

Nul, en tout cas, n'a jamais mieux chanté le vin que lui, qui se réclamait du *Coran*².

*Sur les tulipes, la rosée qui perle sur les calices.
O mes amis du vent de l'aube, versez à votre ami du vin !*

Dans son ouvrage mystique, la *Roseraie du mystère*, Shabestarî avait expliqué chacune de ces images. La boucle de l'aimée qui fait chavirer le cœur est la manière dont Dieu nous attire à lui ; la joue couleur de rose, la beauté de Dieu ; les lèvres, la compassion que nous montre le Très-Haut ; le baiser est le moment où Il nous revivifie ; le grain de beauté de l'aimée est le point de l'unité du monde, le signe de mon cœur en Dieu et de Dieu en mon cœur. Le vin est l'oubli de soi et le feu pour l'absolu qu'un tel oubli permet. Et l'expression « être un habitué des tavernes » signifie être libéré de soi-même, disponible pour recevoir en soi le divin. Cette interprétation est rendue possible par la caractéristique même de la langue persane : elle ignore en effet le genre à la troisième personne. Le pronom *û* peut donc se traduire indifféremment par il ou elle et il est donc impossible de le transposer dans une langue avec genre obligatoire comme le français. De même, le mot *Yâr* peut désigner l'aimé ou l'aimée et, dans la poésie religieuse, Dieu lui-même. Par ailleurs, les images dont Hâfez se sert sont des clichés transmis par la tradition, comme la comparaison entre le visage de la femme aimée et la face souriante, lumière douce et mystérieuse, de la lune (*mâh sîmâ*), ou entre la bouche de l'aimée et un bouton de rose. Tout serait donc codifié et destiné, malheureusement, à perdre son charme. Pourtant, Hâfez ne cherche pas à renouveler d'anciennes images ; par ses mots, il en crée d'inédites d'une manière très personnelle.

*Puisse mon âme être immolée à ta bouche car au jardin du regard,
Le jardinier du monde n'a rien réussi de plus beau que cette rose.*

*Jusqu'à la pointe de l'aube, je dessinais l'image rêvée de ton visage,
Dans l'atelier de mes yeux privés de sommeil.*

*Chaque oiseau de pensée qui s'envolait de la branche des mots
Je le rabattais dans mes filets, évocation des boucles de tes cheveux.*

Et il ne serait pas Hâfez s'il ne s'amusait visiblement à jouer de toutes les harmoniques possibles. Peut-être après tout n'a-t-il jamais bu de vin (ce qui reste malgré tout assez difficile à croire...), peut-être n'a-t-il jamais

parlé d'une femme aimée, de la séparation douloureuse d'avec elle, peut-être n'a-t-il traité que de sa relation au Créateur. Ou peut-être faut-il simplement s'en tenir à ce qu'il a écrit comme il l'a écrit :

Et ce vin qui est là-bas, il est réel, pas métaphore.

Pourtant, même là, que faut-il comprendre ? Le vin dont il parle est-il celui qui coule aux jardins du paradis, le seul vrai que nul ne connaît encore que par anticipation, ou celui que l'on boit à la taverne en se cachant des religieux et du chef de la police, réel quant à lui au sens de bien concret ? Est-il platonicien, affirmant que seule l'idée divine du vin est réelle, ou amoureux des joies de ce monde ? Considéré comme un mystique et sa tombe révéree comme celle d'un saint³, à jamais pourtant il garde son secret qui fait qu'on peut interpréter ses vers dans tous les sens possibles, un amant l'entendant parler d'amour, un buveur du plaisir du vin, un mystique reconnaissant dans ses images les mystères les plus subtils du divin⁴.

*Au reste, le secret de Hâfez n'a pas été dit.
Ô douleur, que restent dans la mémoire ceux qui surent garder le secret !*

En fait, il ne semble parler que d'un monde qui lui est propre, n'étant ni le nôtre ni celui d'en-haut.

Ma tête ne penche ni vers les choses du monde ni vers celles de l'au-delà.

Sans doute ce monde est-il alors celui de la poésie. Ses œuvres, les ghazals ou poèmes, sont faits de distiques. Chacun de ces derniers est en lui-même poème et ils s'enfilent les uns après les autres, selon les assonances, le jeu des mots, les images, comme des perles constituant le collier qu'est le poème, les ghazals se répondant à leur tour les uns aux autres dans le recueil ou divân. Sûr de sa puissance créatrice, il sait bien que ses rimes courent de son vivant Chiraz, Bagdad, les confins de l'Inde et de la Chine, et s'en amuse.

*Lorsque l'aube pointa, vint du trône une clameur. La Sagesse dit :
« Il semble que les anges récitent le poème de Hâfez... »*

Une caractéristique propre au ghazal donne à ses écrits un charme prenant. Il est en effet de tradition que le dernier distique comporte la signature du poète. Rien d'original donc en cela. Mais lui crée quelque chose de très particulier en se parlant de poème en poème.

*Hâfez, ne passe pas tes jours paisibles à gémir !
Qu'attends-tu du monde qui passe ?*

Souvent il s'exhorte, se donne des conseils de silence ou des leçons, sans s'écouter vraiment, lui qui ne cesse de parler, de poème en poème.

*Hâfez, habitue-toi aux souffrances d'amour et garde le silence.
Ne souffle pas les secrets de l'amour aux gens raisonnables.*

Parfois aussi, il se réfugie dans le rêve, s'adressant à l'aimée.

*Le cœur de Hâfez s'en est allé parmi les boucles de ta chevelure,
Dans la nuit sombre.*

Et il se plaît à se contraindre de chanter.

3. Il est de tradition de se rendre sur sa tombe pour y ouvrir le recueil de ses poèmes au hasard : le premier distique que l'on y lit dévoile votre avenir.

4. Mais dis-nous, Hâfez, ne serait-il pas possible d'être à la fois mystique, amateur de vin et amoureux, ce qui simplifierait tout, et surtout rendrait nos vies singulièrement excitantes ?

*Les occasions de s'unir à elle passèrent, nous ne les reconnûmes pas.
Chante alors, Hâfez, les poèmes de l'absence.*

Une voix est présente, dans ces quatre cent quatre-vingt-six ghazals dont est composé le *Divân*, étonnamment proche, qui s'adresse à nous par-delà les images sans cesse répétées et réinventées de la rose, du rossignol, du vin, ou de la séparation d'amour, quoique nous ne sachions à peu près rien de lui. Seulement qu'il fréquenta les princes, quoique demeuré pauvre ; que, croyant fervent, il détestait les dévots hypocrites.

Sur les buveurs, jamais Hâfez ne s'en ira jeter le blâme. Des hypocrites et des dévots, Dieu nous garde : tricheurs ils sont.

Pour le reste, enseigna-t-il, dut-il s'exiler, qui aima-t-il, tout nous demeure inconnu.

Sa tombe fut couverte d'une canopée posée sur quelques colonnes et ce n'est pas ce qu'il voulait. Lui se l'était préparée en plantant un cyprès dans le jardin près de la rivière, à l'endroit où il souhaitait être inhumé. Ainsi, agitée doucement par le vent, l'ombre de l'aimée viendrait-elle se poser sur lui et le caresser dans son repos définitif.

Lorsque fut publiée la première traduction allemande, Goethe fut fasciné. Hâfez lui redonna la liberté d'écrire, la jouissance du rythme et de la rime. Dans son propre *Divan* se trouvent, chose unique dans son œuvre, quelques poèmes d'une femme aimée qu'il accepta de faire figurer en dialogue avec les siens. Rilke lui aussi rêva de Chiraz, absente et présente :



*Le Divân de Hâfez,
miniature persane,
1585*

*Chante-les, mon cœur, les jardins qui te sont inconnus ;
Comme fondus dans le cristal, ces jardins clairs, inaccessibles.
L'eau et les roses d'Ispahan ou de Chiraz,
Chante-les, ô bonheur, célèbre-les incomparables !*

*Montre, mon cœur, qu'ils ne te font jamais défaut
Que leurs figues, en mûrissant, pensent à toi,
Qu'à travers les rameaux fleuris, leurs brises te connaissent,
Exaltantes, jusqu'à devenir presque des visages.*

Demeure cette voix, unique, parlant de Dieu ou d'une femme, de l'extase mystique ou du vin de la vigne, de la rose ou d'un paradis espéré.

*Quand manque le visage de mon aimée, la rose est sans plaisir.
Quand le vin manque, sans plaisir est le printemps.*

*Marcher dans les allées, errer dans le jardin,
Si mon aimée aux joues couleur de tulipe en est absente, le plaisir l'est aussi.*

*La danse du cyprès et l'extase de la rose,
Quand manque le chant du rossignol, nul plaisir.*

*Accompagner mon aimée aux douces lèvres et au corps bien fait,
S'il n'y a nulle étreinte, pas de baiser, nul plaisir.*

*Le jardin, quand les roses y sont écloses et qu'on y sert le vin, est un plaisir,
Mais si la conversation de mon aimée en est absente, alors disparaît tout plaisir.*

*Le dessin tracé par la main de la raison,
Lui qui n'est pas le portrait de mon aimée, est sans plaisir.*

*Hâfez, ton âme est un pauvre sou sans valeur.
De la jeter au passage de ton aimée indifférente, où est le plaisir ?*

Un jardin et la lune y faisant son apparition dans le soir d'été, sur une branche haute soudain les trilles d'un oiseau, un chant venu de très loin, aux accents étranges et proches, celui d'une absence qui se ressent comme une douleur intime, que l'on voudrait désespérément combler ■

Références

- Anvar Chirine (2002) "La féminisation de l'être aimé dans les traductions de Hâfez (1771-1813)", in Palmier-Chatelain Marie-Élise & Lavagne d'Ortigue Pauline, *L'Orient des femmes*, Lyon, ENS Éditions, pp. 123-132.
- Ayada Souâd (2012) "Hâfez, poète et philosophe", *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 137, n° 1, pp. 61-76.
- Chamlou Laurence (2002) "Métaphores et images féminines dans la poésie de Hâfez", in Palmier-Chatelain Marie-Élise & Lavagne d'Ortigue Pauline, *L'Orient des femmes*, Paris, ENS Éditions, pp. 115-122.
- Feuillebois-Pierunek Eve (2006) "Comment interpréter et traduire Hâfez ? Examen de deux traductions récentes en français et en italien", Cracovie, Third International Conference 'Oriental Languages in Translation'.
- Hâfez de Chiraz (2006) *Le Divân, introduction, traduction et commentaires de Charles-Henri de Fouchécour*, Lagrasse, Éditions Verdier.
- Hâfiz (1978) *Le livre d'or du Divân de Hâfiz, traduction de Pierre Seghers*, Paris, Seghers.
- Rilke Rainer Maria (1972) *Les sonnets à Orphée*, Paris, Éditions du Seuil.
- Shabestari Mahmûd (1991) *La roseraie du mystère*, Paris, Babel.
- Saiedi Ali & Unwin Tim (2004) "Persian wine tradition and symbolism: Evidence from the Medieval poetry of Hafiz", *Journal of Wine Research*, vol. 15, n° 2, pp. 97-114.



La tombe de Hâfez à Chiraz